

COVID.19 TROPICAL

Hugues
HENRI



Hugues Henri

COVID-19 tropical

© Hugues Henri, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5439-3

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Préface

Ce livre a été écrit dans l'urgence, pendant la pandémie du COVID-19 entre mars et avril 2020, en plein confinement, à Schoelcher en Martinique. C'était une période particulièrement anxiogène, à tel point que l'incertain, l'imprévisible brouillaient complètement l'avenir de tout un chacun. Le confinement total ou presque chez soi passait mal, c'était comme être en résidence surveillée permanente, avec privation de libertés fondamentales comme aller et venir sans raison, rencontrer ses amis et amies, vagabonder sur la plage, siroter une Lorraine au café de la place de la Savane, sortir en bateau, etc. L'attente était exaspérante, d'autant plus que les informations repoussaient de jour en jour la venue de la vague qui allait tout submerger, au paroxysme de la pandémie.

Comme tant d'autres, je cherchais à m'occuper pour tuer le temps et l'attente. Après avoir épuisé le bricolage domestique, la peinture des portes-fenêtres, la remise en route de la citerne, divers autres passe-temps je me remis à lire et bientôt guidé par les souvenirs de lecture privilégiés et anciens, l'envie de relire *La peste* d'Albert Camus me vint avec insistance. J'avais lu son dernier roman, *Le dernier homme*, roman brouillon inachevé par la mort brutale de l'auteur, quelques années auparavant et j'y avais retrouvé cette écriture tendue, éblouissante et pourtant chaleureuse, sensuelle par moments, comme dans *L'été*, mais là dans *La peste*, je savais vouloir y trouver une proximité avec ce que nous vivions ici et maintenant. La lecture de *La peste* me reprit aux tripes, pour ne plus me lâcher, je l'ai dévoré.

Alors, j'ai repris le train avec Camus et j'ai eu envie de lui écrire pour m'approcher encore de son aura, dans ces moments difficiles et je me suis mis rapidement à écrire ce livre grâce à cette impulsion que Camus m'avait insufflée. L'écriture de ce livre a commencé comme si je le suivais dans les rues d'Oran. Mais je ne vis plus les lumières et les ombres méditerranéennes que comme brouillées elles aussi par l'émotion. Je cheminais près de lui en écrivant une sorte de pastiche au rythme bancal, alors mon chemin m'a ramené en Martinique, ma terre d'exil et mon île d'adoption et là, les illuminations revinrent, soufflées par les alizés et la chaleur sèche du carême.

Le parallélisme avec Camus m'amenait à rechercher ici, sous les Tropiques, un ancrage véritable pour me retrouver en train de raconter le chlordécone comme une peste, ce poison que les békés bananiers ont déversé pendant trente ans aux Antilles, assoiffés de gains et de subventions nationales et

communautaires. Eux qui avaient esquiné tout, le sol, l'eau des rivières, les rivages et les êtres vivants de l'île sans vergogne, sans repentir, et nourri avec ce poison un scandaleux chantage à l'emploi, mettant en danger la santé de centaines de milliers d'Antillais, pour leurs seuls profits sans penser aux autres qu'ils ignorent et méprisent pour la plupart. Quel rapport avec le COVID-19 ? Peu à peu un parallélisme entre les deux me vint à l'esprit pour ne plus me quitter, vous le découvrirez à votre tour en lisant ce récit. Était-il légitime de ma part de m'emparer de cette histoire que je partageais en vivant là depuis 37 ans ?

C'était parti comme ça, avec un hommage à Camus qui se changeait en récit de la colère d'un homme révolté, dans un contexte de pandémie, confiné, mais pas seul, car par-dessus mon épaule je sentais la présence tutélaire d'Albert Camus, mais aussi celle de Jorge Amado qui m'avait naguère adopté et aidé.

Ne criez pas au plagiat, ne cherchez pas le pastiche, chers lecteurs, je vous laisse juges de ce cheminement en compagnie de qui vous savez, dont vous trouverez non pas les emprunts, mais les traces, les empreintes qui sont venues pour m'accompagner et m'aider à accomplir ce qui n'est pas qu'une fiction.

Hugues Henri, Schoelcher, 2020

Première partie : État des lieux

« Tout le monde était d'accord pour penser que les commodités de la vie passée ne se retrouveraient pas d'un coup et qu'il était plus facile de détruire que de reconstruire »

Albert Camus, La peste, 1947.

Cette citation de Camus pourrait tout à fait s'inscrire dans le fil des événements qui se produisirent en mars 2020, à Fort-de-France, à cause de l'irruption du COVID-19 sortant la ville de sa torpeur post-carnavalesque.

Si Albert Camus avait connu Fort-de-France, la ville en elle-même lui aurait sans doute paru plutôt exotique, pour un Méditerranéen avec ses rues étroites, allant du port aux pieds des mornes verdoyants qui l'enserrent avec, au-dessus les trois pitons du Carbet qui la dominent. D'aspect indolent, il faut quelque temps pour s'apercevoir de ce qui la rend différente de tant d'autres villes d'outre-mer. Comment s'imaginer une ville aussi tassée sur elle-même, entre mer et montagnes, dont les rues se vident après dix-neuf heures ? Le changement de saison n'y existe pas ou ne s'y lit que dans le ciel. Le ciel azuréen se charge alors de nuées qui y accourent rapidement, les nuages lourds crèvent soudainement, se délestant de tombereaux d'eau tiède.

Puis l'avalasse de l'averse tropicale s'arrête de tomber au coin de la rue, à une maison près, là où le passant détrempé s'égoutte et suffoque dans la vapeur sous le soleil brutalement revenu pour chauffer le pauvre diable qui, à nouveau cherche l'ombre. Souvent, les brumes de sable reviennent pour recouvrir maisons et voitures de sa pellicule brune venue du fin fond du Sahara, boostées par les jet-streams pour leur faire franchir l'océan.

La saison des pluies passe lentement sur la ville en égrainant ses dépressions, tempêtes et cyclones, dont certains s'attardent en dévastant les cases et les voiliers, déplumant arbres et végétations tropicales, cassant tout sur leur passage imprévisible et harassant la population retranchée à l'abri, brouillant les stéréotypes des cartes postales des touristes avec l'envers du décor, triste et terne, quand il faudra rebâtir, réparer, après le retour au calme, pour que la vie

reprenne.

Un moyen facile de sonder cette ville est de chercher comment on y travaille, comment on s'y aime et comment on y meurt ? Dans cette ville, sans doute sous l'effet du climat, tout ceci se fait simultanément, sur le même tempo frénétique et absent, dans le respect des habitudes. Beaucoup de Foyalais travaillent beaucoup, mais pas toujours pour s'enrichir, juste pour survivre. Beaucoup travaillent en plus au noir, pour nourrir leurs progénitures et leurs maîtresses. D'autres dans la précarité, jobent quand ils le peuvent pour arrondir les aides sociales qu'ils perçoivent, comme des miettes néocoloniales jetées au bas peuple, pour contenir les injustices sociales.

Naturellement, les Foyalais aiment la fête, ils ont le rire facile et la blague communicative. Ils aiment danser, boire et draguer. Le soir, ils se réunissent à heure fixe dans les cafés et les paillotes, se promènent sur le bord de mer, regardent le feuilleton à la télé ou bien jouent aux cartes ou aux dominos. Ces rituels s'accompagnent de gestes vigoureux frappant la table du plat de la main, avec des apostrophes sonores et rigolardes qui accompagnent les p'tits punchs, restant le seul médicament qui s'impose avec la bière Lorraine.

N'importe qui dira que cela n'est pas propre à notre ville, qu'ailleurs tous font la même chose. Il est vrai que rien n'est plus normal à cette heure, que de voir les gens jouer aux cartes ou aux dominos et perdre ainsi le temps qui leur reste en dehors du boulot. Néanmoins, il y a des villes et même des pays latino-américains où d'autres choses se produisent jusqu'à très tard dans la nuit, mais cela n'arrive guère à Fort-de-France qui n'a pas de vie nocturne, résolument moderne.

Pour tenter de préciser la façon dont on s'aime chez nous, c'est pareil. Les hommes et les femmes se toisent, s'attirent et se dévorent rapidement en baisant clandestinement dans l'arrière-salle, dans les chemins de canne, sur les banquettes arrière de leur 4X4 dans les parkings, n'importe où, puis se séparent ni vus ni connus, après le coït, mais certains s'engagent dans une longue habitude partagée, pour un temps indéterminé. Les mères élèvent tant bien que mal leur progéniture qui ne voit leurs pères différents que rarement sauf aux fêtes et anniversaires.

Ce qui demeure original à Fort-de-France est la difficulté qu'on peut trouver à y mourir. « Inconfort » serait plus juste que difficulté. Ce n'est jamais agréable

d'être malade, mais il existe des villes et des pays qui soutiennent leurs habitants dans la souffrance et la maladie. Mais à Fort-de-France, avec les excès du climat, l'incertitude du travail, l'inconsistance du décor, la rapidité du crépuscule et les aléas des plaisirs, vivre exige une bonne santé. Un vrai malade s'y retrouve bien seul. Qu'on pense à celui qui agonise seul, derrière les murs et les cloisons suintant de chaleur et d'humidité, pendant qu'au même instant, une multitude foyalaïse papillonne au téléphone, dans les bureaux ou les cafés, dans une cacophonie bruyante. On comprendra sans peine, l'inconfort d'une telle mort, même moderne, lorsqu'elle survient inopinément et massivement comme lors de cette épidémie du coronavirus de 2020.

Ces indications brossent une sorte de pochade de Fort-de-France, dont il fallait souligner l'aspect exotique et banal de la vie qui s'y passait avant. Le voyageur et le touriste estiment probablement positivement l'accueil de la population foyalaïse, qui lui paraît joyeuse, avenante et active. Il faut ajouter que cette ville reste pittoresque au sens doudouïste et exotique, entourée de ses mornes habités ressemblant aux favelas de Rio de Janeiro, donnant sur la grande baie des Flamands, soulignée par la presque île d'en face, avec ses Trois Îlets, ses plages et ses mornes verdoyants. Ainsi, toutes les rues bien orientées donnent sur la baie, ouvrant sur le large.

Il faudrait ici ajouter que Fort-de-France est par essence une ville métissée, créole sinon créolisée, au sens où Édouard Glissant l'entendait quand il parlait du « Tout-Monde », quand il célébrait la créolité comme l'avenir du Monde, quand le métissage mondial serait inéluctable. Pour lui, le métissage nous change parce qu'il échange, métamorphose les êtres de manière imprévisible et il donnait comme exemples de ce métissage enrichissant, le jazz et la biguine, musiques et danses nées sous l'esclavage, mais rapidement devenues patrimoines universels.

Arrivés là, nous pourrions admettre sans peine que rien ne pouvait faire redouter aux Foyalais les signes avant-coureurs de la série de graves événements qui se produisirent cette année 2020. Notre chronique doit s'astreindre à maintenir comme exigence de relater seulement ce qui arriva, quand on sait que ceci a intéressé et concerné non seulement la ville de Fort-de-France, mais l'île entière, tout l'archipel des Caraïbes, la plupart des continents habités, les pays les plus lointains et en particulier la Chine où le virus était apparu dans la grande ville industrielle de Wuhan (province d'Hubei, Chine) en décembre 2019.

Le chroniqueur n'aurait que peu de légitimité à faire valoir dans une entreprise